N° 221. Vendredi 16 Septembre 1842. 13me Année.

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
Un an. .	26 fl.	30 fl.
Six mois.	14 »	16 »
Trois mois	7 »	8 »

BUREAUX A LA HAYE. Petit Marché-aux-Herbes, N° 370.

PRIX DES INSERTIONS. Les 5 premières lignes 1 fl. 50, timbre compris et 10 cts. par ligne en-sus.

La Haye, 15 Septembre.

Les nouvelles de Cologne, à la date du 12 septembre, mandent ce qui suit :

« Conformément à la volonté du roi, une fête a été donnée avant-hier à l'occasion de la pose de la première pierre, à toutes les personnes qui travaillent à l'achèvement de la cathédrale. Les charpentiers, les tailleurs de pierres, les maçons, les couvreurs, etc., y ont pris part, ainsi que plusieurs membres de notre comité central.

» S. M. la reine a visité cette après-midi l'hospice des orphelins de notre ville. S. M. a examiné cet établissement dans tous ses détails, et s'est entretenue de la manière la plus affable avec plusieurs des orphelins. Elle a également inspecté les ouvrages des enfans, et s'en est montrée très-satisfaite ainsi que de leur tenue.

» Plusieurs hauts personnages ont honoré aujourd'hui notre salon d'exposition de leur présence. S. A. I. l'archiduc Jean s'y est rendu dès le matin et a voué la plus grande attention aux petits comme aux grands tableaux. M. de Biefve, l'auteur du *Compromis des Nobles*, qui se trouvait par hasard dans la salle, a été présenté à S. A. I. et en a reçu l'accueil le plus flatteur.

» Dans l'après-midi, S. M. le roi de Wurtemberg, accompagné de LL. AA. RR. le prince et la princesse d'Orange, est également allé visiter l'exposition. S. M. est restée long-temps dans le salon, et a bien voulu s'inscrire parmi les membres de l'association.

» Un peu après quatre heures, notre roi s'est rendu à la même destination, accompagné de S. M. le roi des Pays-Bas, de S. A. R. le prince d'Orange, de S. A. R. le prince de Prusse et d'une suite nombreuse. S. M. a exprimé sa satisfaction sur divers tableaux, et a paru très-contente de sa visite. M. de Biefve a pareillement eu l'honneur d'être présenté à LL. MM., qui se sont long-temps entretenues avec lui, et l'ont gracieusement félicité sur son grand tableau.

» Une fête brillante a été donnée aujourd'hui par une société de Colonais à LL. MM. sur le Nouveau Marché, où avait été construit à cet effet un pavillon en style mauresque.

» Vers six heures LL. MM. y sont arrivées, accompagnées d'une garde d'honneur et de plusieurs hauts personnages. LL. MM. ayant pris place, commencèrent les chants. A la fin du premier morceau, M. le bourgmestre supérieur offrit au roi le vin d'honneur dans une antique coupe de style gothique. S. M. la prit, s'avança jusqu'à la balustrade et but à la santé de la ville, de la bourgeoisie et de son président.

» Un second morceau fut ensuite, chanté après quoi un membre du comité présenta au roi une Adresse de remerciement pour l'insigne faveur dont il a gratifié notre ville en l'honorant de sa présence.

» La joie la plus franche n'a cessé de régner pendant toute la durée de cette fête. Deux rois, un grand-duc, un archiduc de la maison d'Autriche, plusieurs princes et ducs y assistaient.

» La soirée s'est terminée par un bal, que le roi a ouvert en dansant la polonaise avec l'épouse de notre bourgmestre supérieur.

S. A. le duc Prosper d'Arenberg a donné à l'organiste de notre cathédrale, M. François Weber, une épingle en brillans, accompagnée d'une lettre très-flatteuse, en reconnaissance de la sérénade qui lui a été donnée récemment sous la direction de cet artiste.

» Nous apprenons que LL. MM. honoreront encore demain notre ville de leur présence, et qu'elles assisteront au concert donné par M. Liszt au bénéfice de la cathédrale.

» LL. MM. le roi et la reine de Prusse ont fait don aux pauvres de la ville d'Aix-la-Chappelle, le roi de 100 et la reine de 60 frédérics d'or.

Les exercices des troupes prussiennes réunies au camp d'Euskirchen se sont terminés le 12 septembre. Le général commandant le 8e corps d'armée a publié à cette occasion un ordre du jour, par lequel il témoigne aux troupes sa satisfaction sur le bon esprit dont elles ont fait preuve pendant toute la durée de leurs opérations.

» Les manœuvres qui ont eu lieu le 11, ont été malheureusement signalées par quelques accidens assez graves. Plusieurs soldats ont été blessés par des coups de feu ou par suite de chutes. Plusieurs chevaux ont aussi reçu des blessures tellement graves qu'il a fallu les abattre.

» Dans la nuit du 8 au 9, une baraque, qui s'est écroulée, a tué un sous-officier, et blessé grièvement deux hommes. »

Les Etats-Provinciaux de la Gueldre ont été convoqués, au 22 de ce mois, pour l'élection d'un membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, par suite de la démission de M. Andringa de Kempenaer et pour celle d'un membre du collège des Etats députés de la province.

Le *Staats-Courant* contient, aujourd'hui, un avis de S. Exc. le ministre des finances, publié conformément à l'article 3 de la loi du 27 décembre 1840 et portant : 1° que le montant des billets de trésor, émis au 1er de ce mois, s'élevait à la somme de 4,717,100 florins; 2° que dans ce capital étaient compris trois billets de trésor de 100 fl., portant les numéros 1354, 1502 et 1504, tous trois sous la date du 1er mai 1841 et dont les détenteurs ont négligé de recevoir les intérêts et le remboursement du capital au 1er mai 1842. Le ministre prévient ces détenteurs qu'ils peuvent se présenter à l'effet ci-dessus, au bureau de l'agent des finances à Amsterdam, mais que les intérets ne sauraient leur être comptés que jusqu'au 30 avril de la présente année.

Depuis quelques jours, la police était sur les traces d'un certain Antonio Boviano, qui s'était rendu coupable d'émission de faux coupons d'effets publics ; cet individu a été arrêté aujourd'hui, de bon matin, comme il arrivait à Leyde.

Ces jours derniers, il y a eu à Leeuwarde un assaut, par suite d'un pari, entre les deux plus fameux coursiers de la race frisonne dite *harddravers*, le *Lytse* de M. A. van der Hoop, d'Amsterdam, et le *Nette* de M. Sake Visser d'Akkrum. Le *Nette*, monté par le piqueur Wouter van der Meulen, a gagné le prix dans trois courses.

Depuis le 12, on a ouvert à l'Académie royale des Beaux-Arts à Amsterdam, une exposition de tableaux et d'objets d'art. Les salons sont ouverts tous les jours depuis 10 heures du matin jusqu'à 5 heures de l'après-midi et sont constamment remplis d'une grande affluence d'amateurs et de curieux.

On mande de Zwolle, sous la date du 12, que le pyroscaphe de *Stad Zwolle* a ouvert son service sur Amsterdam, à l'entière satisfaction de tous les passagers. Ce pyroscaphe se distingue par une marche extraordinairement rapide et répond parfaitement sous tous les rapports à sa destination; provisoirement, il chauffera trois fois la semaine, en partance de Zwolle.

Il vient de paraître à Assen, un recueil de poésies et de chansons publié par M. C. van Schaick, prédicateur à Dwingeloo, au bénéfice des victimes de l'incendie de Ruinen du 4 avril dernier. Plus de 600 noms figurent sur la liste de souscription en tête de laquelle se trouvent ceux de S. M. le roi et du comte de Randwyck, gouverneur de la province de Drenthe.

Le 13 de ce mois, une chaloupe danoise, chargée de bois, a été jetée à la côte de Wyk sur mer. On a sauveté la cargaison. Cette chaloupe ne porte pas de nom et l'on n'a pas trouvé de papiers à bord.

Le 12 de ce mois, la Société de Commerce a fait, à Middelbourg, une grande vente de café-Java composée de 31,522 balles. Tout a été enlevé pour la consommation aux prix de 22 ½ à 25 ½ cents la livre, suivant sorte et qualité.

Le directeur-général de la marine a informé les navigateurs, qu'il a reçu avis que des fanaux seront allumés à la *Punta Brava*, en face de la baie de Puerto-Cabello, aux *Roques* à quelques milles de Laguaira, aux embouchures de l'Orenoco sur un point à désigner ultérieurement, et sur l'île de Bajo-Seco dans la baie de Maracaibo. Depuis le 1er juillet dernier, on perçoit à Angostura, Laguaira, Puerto-Cabello et Maracaibo un droit de 12 cents par tonneau sur tous les navires venant de ports étran-

---

FEUILLETON.

UN ROSSIGNOL PRIS AU TRÉBUCHET. (1)

PASTORALE DU TEMPS DE LA RÉGENCE.

VIII. — Un dernier jour d'exil.

Après la dernière scène au Champflour, après son départ précité de Marly, Mme Alphen avait été se réfugier près d'une de ses parentes, qui logeait à Versailles, dans la ville neuve, non loin des Lazaristes. Malgré son désespoir, une double pensée l'avait conduite là et l'avait décidée à s'y fixer, pour quelque temps du moins. Premièrement, si son inconstant éprouvait des remords et voulait revenir à elle, il n'avait que peu de chemin à faire, Versailles n'étant qu'à deux lieues de Marly, avec route royale et directe, parfaitement entretenue. Secondement, si le vicomte devait la délaisser à tout jamais elle pouvait facilement, dans sa nouvelle résidence, trouver à le remplacer. Cette dernière considération n'était pas de peu d'importance. La dame était jeune encore, belle, riche et veuve. Les jeunes seigneurs ne manquaient pas à Versailles; elle n'aurait bientôt qu'à choisir. L'essentiel était de se relever de sa roture et de sa quasi-juiverie. Au besoin, un simple gentilhomme y suffirait.

Rupereux ne donnant pas de ses nouvelles, elle cesse bientôt de compter sur lui et commence à regarder autour d'elle pour voir de quel côté les galans arrivent. Elle ne voit rien venir. Pour les attirer, il lui faudrait faire montre de sa personne, et sa parente, d'un tempérament maladif et seulement préoccupée alors de procès, déteste le monde et ne reçoit que des procureurs et des médecins. Mme Alphen prend de parti le surmonter sa retenue naturelle et de se produire d'elle-même.

Elle fréquente les lieux de promenade, les spectacles ; elle va s'asseoir avec les autres dames de la ville autour du tapis vert, escortée seulement d'un petit laquais rousseau qui porte son livre à la messe, et son éventail au théâtre; le plus souvent accompagnée d'un vieil officier retraité, son voisin, un pauvre chevalier de Saint-Louis dont l'appetit était plus fort que la pension et auquel elle donnait à dîner au retour de la promenade.

Par une belle matinée, comme elle parcourt les allées du parc, suivie de son petit laquais qui porte son parasol et son manchon, se trouvant isolée vers le bosquet d'Encelade, elle voit venir à elle deux jeunes mousquetaires légèrement ébriolés. Ceux-ci l'accostent de la façon la plus familière, et, après lui avoir tenu les plus singuliers propos, veulent l'embrasser de force. Effrayée, elle appelle au secours, et le secours lui arrive sur-le-champ. A son premier cri, de la charmille voisine, un jeune homme s'élance l'épée à la main et met en fuite ses agresseurs.

Ce jeune homme la rassura, lui offrit son bras pour la soutenir, car elle était violemment émue; il la conduisit chez elle pour la protéger contre une nouvelle rencontre. Il obtint la permission de revenir, et il revint. Il était de condition et assez bien fait de sa personne; il déploya son esprit, ses grâces, passa rapidement de la galanterie vulgaire à la passion la plus exaltée; elle en devint folle, et il ne tarda pas à succéder, non au juif Alphen, mais à Rupereux. La veuve coquette, et qui se croyait rusée, s'était laissé prendre à un véritable tour d'écolier, à un piége tellement commun alors, qu'une petite bourgeoise de Paris ou de Versailles l'eût éventé d'une lieue. Les deux mousquetaires n'étaient que des amis complaisans, des compères, et, comme on disait en langage de roués, des *batteurs*, chargés de rabattre le gibier vers le chasseur. Le chasseur n'est autre que le chevalier de Lénoncourt, qui, tenant garnison à Versailles, et récemment instruit, par la correspondance du vicomte, de la retraite de la belle veuve, a entrepris charitablement de la consoler des torts de son parent. Charitablement encore, il forme des vœux pour qu'un autre vienne bientôt la consoler de ses torts à lui.

Lénoncourt se distingua des garnemens de son espèce par la singulière prétention qu'il affichait de toujours sortir de ses intrigues amoureuses avec une réputation de galant homme. Rompre brusquement et sans raisons valables, disait-il, c'est brûler ses vaisseaux, c'est compromettre l'avenir, c'est battre le tambour devant l'ennemi qu'on veut surprendre. Dans ses liaisons, il avait eu l'art de passer pour victime, soit par trop de passion, soit par une délicatesse exagérée, et d'attirer sur lui l'intérêt au dénouement.

Il avait inventé cette maxime qui résumait tout son système : — On ne doit s'engager sérieusement dans une intrigue amoureuse que lorsque l'on a d'avance trouvé le moyen de la rompre *convenablement*.

C'était un roué d'une espèce à part. C'était le roué hypocrite.

Avec Mme Alphen, il n'était point embarrassé de trouver la porte de sortie; la correspondance de Rupereux devait lui fournir les moyens d'en finir avec elle convenablement.

Déjà las de sa conquête, le jour de la rupture étant arrêté, le matin Lénoncourt s'est montré plus passionné que jamais près de la veuve. Le soir, il arrive inopinément chez elle, agité, fiévreux, bouleversé. Il est encore sous l'étourdissement d'un coup terrible ; son cœur est brisé, ses espérances sont détruites. Il vient d'apprendre la liaison de la belle veuve avec l'irrésistible vicomte ; les échos de Marly lui ont tout répété, tout révélé. Avec l'accent du désespoir, il lui débite, en les façonnant à son usage, tous les passages de la correspondance de Rupereux qui ont trait à la dame de Champflour. Elle veut nier d'abord, mais écrasée sous un amas innombrable de preuves convaincantes, elle crie enfin merci, reconnaît ses torts et tente de se les faire pardonner. Mais l'amour du chevalier est un de ces amours d'élite qui ne souffrent pas un nuage dans leur ciel, un de ces amours délicats qu'une piqûre fait mourir. Il repousse fièrement les explications, les justifications, murmure quelques paroles de menace contre ce vicomte de malheur et sort désespéré... pour aller souper joyeusement en compagnie de ses amis les mousquetaires.

Durant cette nuit, Mme Alphen ne rêva que duels, sang et morts. Dès l'aube, elle envoya son vieux chevalier au logement de Lénoncourt. Lénoncourt venait de partir pour Marly-le-Roi. Toutes les terribles prévisions de la belle veuve semblaient se réaliser. Elle se jette à la hâte dans une chaise de poste; son vieux cavalier servant l'accompagne, presqu'aussi troublé qu'elle; car il n'a pas pour habitude de voyager ainsi à jeûn. Une fois arrivé, Mme Alphen ne sait plus quel parti prendre. Peut-elle aller, seule, à l'aventure, se précipiter entre les deux rivaux? Elle s'informe, elle interroge ses gens du Champflour et d'autres encore; elle parle dangers, on lui répond amourettes. Il n'est bruit dans le pays que de la liaison scandaleuse du vicomte et de Madeleine des Aubiers. On était sévère sur les mœurs à Marly; le rigorisme du vieux roi y avait rayonné du château au village; mais Mme Alphen ne voit dans le triomphe de son ancienne rivale qu'un secours inespéré qui lui arrive, et c'est alors que troublée, haletante, elle arrive au Champ-des-Oiseaux, où elle se trouve face à face avec Madeleine, non moins émotionnée qu'elle.

Après un instant de silence et de stupéfaction mutuelle — Il faut les sauver! s'écria tout-à-coup Mme Alphen.

— Les sauver! répéta Madeleine, sans comprendre. — Et qui donc, madame?

— Comment! ne le savez-vous pas? M. de Lénoncourt est à Marly.

— Je ne connais pas M. de Lénoncourt, madame. Mais, en effet, je me rappelle que plusieurs personnes sont venues...

— Plusieurs! Lénoncourt et ses témoins, sans doute!

— Ah! c'est Dieu qui les a envoyés, dit Madeleine, revenant tout-à-fait au sentiment de la triste réalité.

— Dites plutôt que c'est Satan! car il ne sont venus que pour chercher M. de Rupereux!

— Oui, madame! c'est cela.... oui.

— Et s'ils l'ont rencontré, malheur à lui! car M. de Lénoncourt, M. de Rupereux, ils vont se battre!

— Se battre! murmura Madeleine en se levant à moitié de son siége; puis y retombant, elle répéta : — Ils vont se battre, dites-vous?

— Oui, petite, oui... pour moi, répondit la veuve d'une voix où perçait autant l'émotion de la vanité que celle de la douleur; — mais nous les empêcherons bien, n'est-ce pas? Vous avez de l'empire sur M. de Rupereux... Ne le niez pas!... Je sais tout!... Ah! bon Dieu! qu'avez-vous donc, petite? Pourquoi ouvrez-vous ainsi de grands yeux, et que signifie ce semblant de poignard que vous tenez à la main? Mais ne perdons pas un instant; il faut empêcher ce duel; nous le devons, nous le pouvons! Vous allez m'accompagner. Si j'aime M. de Lénoncourt, vous aimez M. de Rupereux...

— Non, madame, je ne l'aime pas! répliqua Madeleine en essuyant ses larmes, qui commençaient enfin à couler; — je le déteste, je le méprise!

— Vous le détestez? vous le méprisez? Ah! je comprends...

— Non, madame, vous ne me comprenez pas!

— Mais alors pourquoi cette haine, ma mie?

— Je le hais parce que... Ici Madeleine se troubla, s'embarrassa dans sa phrase, puis, apercevant dans l'autre chambre le corps étendu de son fidèle compagnon: — Parce que..., reprit-elle, il a tué mon chien Nakar! et ses larmes redoublèrent.

Mme Alphen n'en put obtenir autre chose. N'osant se présenter à la maison du vicomte, elle courut au Champflour où elle avait laissé son vieux cavalier servant. Elle le trouva à table, les dents aiguisées, les narines ouvertes, s'apprétant à faire honneur à un restant savoureux de ragoût qu'on venait de placer devant lui.

— Vite, en route! monsieur, lui dit-elle, j'exige de vous une dernière preuve de dévouement.

L'honnête gentilhomme parut terrifié et poussa un soupir en regardant la table.

— Vous allez vous présenter chez M. de Rupereux; ils y sont... Vous prendrez à part le chevalier; vous lui direz mes tourmens, mes angoisses, mon désespoir!... Mon désespoir, entendez-vous bien?

— Oui, belle dame, votre désespoir; répliqua le pauvre gentilhomme en s'inclinant.... vers la table.

Après toutes les instructions nécessaires pour empêcher ce duel, Mme Alphen poursuivit :

— Je vous attends ici, monsieur; jugez avec quelle impatience. Si vous ne pouvez arranger l'affaire, venez me prévenir sur-le-champ, sans perdre une seconde; Dieu m'inspirera! Si vous parvenez à les mettre d'accord, accourez bien vite pour me faire part de cette bonne nouvelle, car vous comprenez avec quelle anxiété je vais compter les instans. Allez!

— Oui, belle dame. Et saluant de nouveau, soupirant encore, toujours en se tournant du même côté, il quitte le Champflour pour se rendre, aussi vivement qu'il le put, à l'ancienne maison de Fagon.

Pendant une heure entière, la jolie veuve attendit son retour dans des transes continuelles, donnant à son retard tantôt un sens sinistre, tantôt un sens favorable. Enfin, il arriva, et à l'éclat inaccoutumé de ses yeux, à sa figure

(1) Voir *Journal de La Haye* numéros 210, 211, 212, 213, 214 et 215.

gers, chargés ou sur lest. Les navires venant d'autres ports de la république et qui entrent à Angostura, Puerto-Cabello et Maracaibo ne paient que 6 cents par chaque tonneau au-dessus des 25. Les bâtimens de guerre et les paquebots jouissent de l'exemption de ces droits.

Séance publique de la première classe de l'Institut-Royal des Pays-Bas, tenue le 31 août 1842.

(*Suite.* — Voir notre n° d'hier.)

Président, M. W. S. Swart. — Secrétaire, M. G. Vrolik.

C'est à l'âge de 94 ans que nous fut enlevé notre second collègue, P. E. Wauters, membre, depuis 1836, de la première Classe de l'Institut; sa carrière ne fut ni moins brillante ni moins honorable, ni moins utile que celle de Krayenhoff. Notre Classe possède dans ses recueils dix observations médicales écrites de sa main. Le professeur Kesteloot a publié sur la vie de ce savant une simple notice qui a suffi pour exciter notre estime, notre confiance et notre amour envers celui qu'en même temps cette notice nous apprenait à connaître comme le type parfait du médecin accompli. De vastes connaissances, unies à une activité rare, un complet dévouement dans l'exercice scrupuleux et bienfaisant de son art, et un désintéressement sans exemple distinguaient cet ardent ami de l'humanité, dans l'accomplissement de ses pénibles travaux cliniques; et ces mêmes qualités se révèlèrent dans tous les actes de sa vie laborieuse; soit dans l'administration et l'amélioration des hôpitaux civils et militaires; soit par sa coopération dans les collections des pharmacopées du royaume; soit dans les soins qu'il donnait à la propagation de la vaccine, et qui lui ont mérité la confiance de quatre gouvernemens successifs; soit par son rapport sur les plantes indigènes propres à remplacer dans la médecine les plantes tropicales ou originaires du nouveau monde, quand elles commencèrent à manquer à la pharmacie, en 1808, lors de la fermeture des mers; et par son traité sur les secours médicaux et les mesures préventives d'administration contre le danger des inhumations trop hâtivement exécutées; deux questions qui avaient été mises au concours par l'Académie des Sciences de Bruxelles; soit enfin par son petit *Traité sur les huiles indiennes* employées comme moyen thérapeutique, par son *Pharmacien de l'Armée*, et par sa sollicitude constante à recommander pour le peuple une boisson journalière plus salutaire à sa santé, et à convaincre, autant par ses écrits que par son influence personnelle, de l'urgente nécessité de former de bons et habiles infirmiers.

Il fut membre de l'Académie des Sciences et Beaux-Arts de Bruxelles et le souverain actuel de la Belgique l'a décoré de l'ordre de Léopold.

La Classe a encore perdu, le 15 février de cette année, un de ses membres, le professeur S. Strathing, mort à Groningue à l'âge de 55 ans. Sa haute expérience en Chimie et son activité extraordinaire font encore plus amèrement déplorer sa perte. Ses conseils et ses lumières ont été plus d'une fois utiles à la Classe sur les propriétés de l'*Aqua Bellini*, sur l'établissement d'une ligne télégraphique par l'électro-magnétisme, sur les opiums et leurs divers extraits, sur l'origine de la vapeur de la tourbe. Quoique éloigné par une grande distance du siége ordinaire de nos séances, il n'a jamais négligé de remplir en personne son tour de lecture, qu'il accompagnait souvent des expériences les plus intéressantes. La Classe aurait retiré encore plus de fruits de ses travaux scientifiques, si nous n'avions pas eu sitôt à déplorer sa perte.

Il a vécu dans une époque qui fut de la plus haute importance pour l'histoire de la science qu'il cultivait. Lorsqu'il vint au monde, Lavoisier avait ouvert une nouvelle période à la chimie; lorsqu'un brillant examen couronna ses études accomplies, Davy démontrait dans l'électricité le principe de l'action chimique, et lorsqu'il occupa avec tant d'éclat la chaire de professeur, la théorie des proportions chimiques, surtout dans leur application aux principes organiques, prenait alors un essor tel que personne n'aurait osé le prévoir quelques années auparavant. Dans le flux et le reflux des nombreux systèmes de la science, Stratingh poursuivit avec constance la route qu'il s'était tracée, s'enquérant de toutes les théories, mais ne s'arrêtant principalement qu'à celles qu'il jugeait être d'une application durable. Aucune découverte utile, aucune invention salutaire n'échappa à son attention; dans son zèle infatigable il recueillit sur chaque matière tout ce qui lui en paraissait saisissable; les méthodes connues furent examinées, essayées, améliorées par lui; ses savantes et constantes investigations en trouvèrent de nouvelles et la publication de ses écrits a fait partager aux autres le fruit de ses recherches scientifiques. Il a publié une longue série d'articles dans le *Courrier des Sciences*, (*Kunst en Letterbode*) dans la *Feuille Périodique de l'Industrie*, dans la *Bibliothèque Chimique* de Meylink, dans les *Archives Physiques et Chimiques*, savans articles, qui tous ensemble forment en quelque sorte l'histoire, dans une période de 25 ans, des améliorations et des inventions d'une application pratique, appartenant aux sciences qu'il cultivait avec tant de gloire. Ses ouvrages d'une importance plus grande et plus étendue ont été pour la plupart reproduits séparément. Son *Manuel des Essayeurs* est une œuvre due à son expérience, lorsqu'il remplissait les fonctions d'essayeur auprès du bureau de la Garantie pour les ouvrages d'or et d'argent; son travail relatif à l'examen de cette branche de la chimie analytique est non seulement un guide fidèle et sûr pour ceux qui s'occupent de cette partie, mais il fut jugé digne d'une reproduction spéciale et fournit une nouvelle preuve éclatante du zèle et de l'amour des sciences qui l'animaient dans l'accomplissement des fonctions qui lui étaient confiées. Ses traités *Sur les Acides Kiniques, sur les parties constituantes de l'opium, sur les affinités du chlore, sur la strochiométrie*, ont beaucoup contribué à rendre d'une application plus générale dans notre pays la connaissance et de ces substances si importantes, agens puissans de la médecine, et de ces salutaires préservatifs contre les miasmes délétères et la putréfaction et de ces importans agens organiques de la chimie. Ces traités, non moins remarquables sous le rapport littéraire, témoignent surtout de la science expérimentale du manipuleur et du désir de l'auteur, non-seulement de ne pas rester stationnaire devant les conquêtes nouvelles faites par d'autres opérateurs chimiques dans le domaine de la science, mais aussi de se montrer progressif et d'ajouter aux découvertes déjà faites, les trésors de sa propre expérience.

La découverte de l'étincelle électro-magnétique était à peine faite par Faraday, que déjà Stratingh avait réussi à composer un appareil dans lequel l'échange des pôles fonctionnait d'une manière particulière. La pensée d'employer ceste puissance comme force motrice était à peine exprimée, que déjà Stratingh avait essayé et était parvenu à mettre en mouvement un petit waggon par l'application de cette force locomotive. Une nouvelle carrière semblait alors être ouverte aux arts mécaniques, si ce premier essai avait été poursuivi par son application sur une plus grande échelle. Si je ne m'abuse, la recherche de cette pierre philosophale et l'espoir si souvent déçu d'être le créateur d'une nouvelle force motrice, n'ont pas contribué à augmenter du moins, pendant les dernières années de sa vie, le bonheur et la satisfaction de notre digne collègue.

Il a été pendant quelque temps placé à la tête d'une importante pharmacie; en 1812, il fut attaché avec le titre d'essayeur au bureau de la Garantie pour les ouvrages d'or et d'argent; en 1823, il succéda à son maître Driessen dans la chaire professorale de chimie; nommé, en 1828, correspondant, et en 1830, membre de la 1re Classe de l'Institut, il fut, en 1831, décoré de l'ordre du Lion-Néerlandais. Ce serait sortir du cercle que je me suis tracé que d'énumérer ici ses nombreuses occupations à Groningue, où son activité semblait se m[...] plier, et le nombre toujours croissant des Sociétés savante[...] notre pays et de l'étranger, qui mettaient à grand honneur d[...] compter parmi leurs membres. Serviable, modeste, prud[...] empressé à faire le bien, il a eu ce privilège si rare de ne[...] laisser des ennemis après lui, mais bien de chauds amis, d[...] les témoignages d'estime sont intarissables à son égard.

Le célèbre J. F. Blumenbach, qui, dès l'année 1808, [...] notre correspondant, et en 1827 devint membre associé[...] notre première Classe, est mort le 22 janvier 1840 à Gœtting[...] âgé de 88 ans, après y avoir occupé, pendant 64 ans, la ch[...] de professeur. Son *Manuel de l'Histoire Naturelle*, traduit d[...] notre langue, est le premier ouvrage scientifique de que[...] étendue que, dans ma jeunesse, j'ai le plus souvent cons[...] avec fruit; son *Traité élémentaire de la Physiologie* m'a do[...] les premières notions de l'économie animale. Son nom se r[...] tache à mes plus anciens souvenirs, mais je ne me crois [...] compétent pour juger de ses mérites. Si je suis bien infor[...] Blumenbach doit sa réputation européenne au succès po[...] laire de plusieurs de ses ouvrages. On cite avec éloge son trai[...] *De Varietate nativâ generis humani*; ses *Decades cranior*[...] qui renferme la première collection des dessins de notre c[...] niologie nationale, son traité *sur la puissance générique*, [...] On nous le représente comme parfaitement identifié [...] l'histoire littéraire de toutes les branches de ses étu[...] comme un esprit vif, actif, intelligent, et comme réunissant [...] lui l'estime et l'affection de tous par ses précieux compendiu[...] sur l'anatomie comparative, l'histoire naturelle et la phys[...] logie, et surtout par l'influence personnelle que ses études [...] avaient assurée à un si haut degré sur tous les esprits, et q[...] malgré son grand âge, a fait regarder sa mort comme une pe[...] irréparable pour l'Université.

Le docteur W. H. Olbers, mort à Brême, à l'âge de 81 ans[...] réuni pendant sa vie les fonctions du chirurgien, toujours[...] hérissées de peines et de fatigues, à l'étude approfondie de l'[...] tronomie. La découverte de deux nouvelles planètes, un am[...] traité d'astronomie, des calculs étendus sur les révolutions [...] comètes, sur les parallaxes, une dissertation sur les aérolith[...] etc., ont à juste titre rendu sa renommée européenne. Depuis 18[...] notre première Classe l'avait compté au nombre de ses corre[...] pondans, et depuis 1827, parmi ses membres associés. Le 2 m[...] 1840, la mort l'a enlevé à la science.

En février dernier, est mort à Londres sir Astley Past[...] Cooper qui, pendant plus d'un demi-siècle, a été estimé et a[...] miré pour l'étendue de ses connaissances dans la pratique [...] l'enseignement de la chirurgie.

Admis comme élève interne dans les grands hôpitaux [...] Londres il y étudia la chirurgie, sous les leçons de Clive, ce pr[...] ticien si célèbre alors. A peine âgé de vingt ans, il lui fut a[...] joint à titre de chirurgien d'hôpital et de lecteur pour l'e[...] seignement de la chirurgie. Il occupa ces fonctions penda[...] 34 ans et il s'attacha ses milliers d'élèves par la multiplicité [...] ses connaissances pratiques et par une habileté sans exem[...] dans les démonstrations. D'excellens traités sur les sujets [...] plus intéressans ont consolidé sa renommée dans sa patrie e[...] l'étranger; ses dissertations sur les hernies, les luxations et [...] maladies des divers organes, etc., sont principalement estimé[...] pour leurs renseignemens pratiques et pour la lucidité répa[...] due sur divers points obscurs, qui souvent sont devenus palpab[...] par des observations anatomiques, exactes et complètes. Lor[...] que la mort l'a enlevé au monde savant à l'âge de 73 ans, il ét[...] Baronnet, chirurgieu de la reine Victoria, membre de l'Ins[...] tut de France, et comblé d'honneurs et de richesses. Sa m[...] destie, son affabilité et la bonté de son cœur l'ont fait aimer[...] comme homme, non seulement par ses compatriotes, mais au[...] par ses justes appréciateurs en France, qui, tout en appelant[...] par vanité nationale, Cooper le Dupuytren anglais, avouent [...] même temps que ces deux illustres savans, diffèrent entr'eux[...]

épanouie, elle pressentit un heureux résultat, et dans sa joie, lui sautant au cou, elle l'embrassa tout d'abord, ce qui sembla faire épanouir de plus belle, la figure du vieil officier.

— Eh bien? lui dit-elle.

— Eh bien, belle dame, l'affaire s'est arrangée pour le mieux.

— Dieu soit loué et vous aussi! s'écria la sensible veuve.

— Oh! fit-il, en prenant un air de modestie, je vous avouerai sans feintise, qu'il n'y a pas eu à cela grand mérite de ma part. D'abord, j'ai rencontré là plusieurs personnes de connaissance. M. de Pecquigny, Vidame d'Amiens, M. de Cannillac, lieutenant du régiment où sert M. de Lénoncourt; puis M. de Marivats qui a daigné se rappeler m'avoir vu plusieurs fois chez le régent...

— Tant mieux! tant mieux! ils vous auront prêté aide.

— Parfaitement!

— Mais qu'a dit M. de Lénoncourt quand vous lui avez parlé de moi, de ma démarche, de mon arrivée à Marly?

— Ma foi, belle dame, je dois vous déclarer que je ne lui en ai pas soufflé un mot! Lorsque je suis arrivé, ils étaient tous à table, riant à gorge déployée et il était entr'eux si peu question de duel que je n'ai pas cru devoir...

— Mais, interrompit Mme Alphen, décontenancée, qu'avez-vous donc fait depuis une heure, une mortelle heure que je vous attends?

— Mais... mais j'ai déjeûné... J'ai déjeûné avec eux; oui, belle dame.

Dix minutes après, la chaise de poste qui avait amené Mme Alphen de Versailles à Marly la ramenait de Marly à Versailles, moins désolée peut-être, mais il n'y paraissait guère. Pour en finir avec elle, disons qu'elle ne tarda pas à s'amouracher d'un joli petit commis aux aides et gabelles, qui l'épousa.

L'honnête chevalier de Saint-Louis disait vrai; c'est à table, c'est au milieu des éclats d'une gaieté bruyante qu'il a trouvé la bande installée chez le vicomte.

Il y avait pour eux matière à se réjouir, à se féliciter. Vers la fin du mois précédent, le mariage de mademoiselle de Valois avec l'héritier présomptif du duché de Modène avait été décidément célébré (2). Le couple auguste se disposait à quitter la France, et le Régent, dans sa clémence, parfaitement calculée, rappelait le vicomte de son exil. C'est pour lui porter cette grande nouvelle que des deux capitales, de Paris et de Versailles, ses amis se sont mis en route; c'est afin de dignement la célébrer que maintenant, le verre à la main, ils entonnent en chœur un hosanna bachique en l'honneur du jour de la délivrance, et portent coup sur coup à la santé de celui qu'ils comptent bien ramener le soir même en triomphe à Paris.

Seul, Rupereux ne semble pas prendre une part très-active à cette folle gaieté. En vain les propos les plus vifs, les anecdotes les plus piquantes et les plus scandaleuses sur la démission de Law, comme contrôleur-général, sur la nouvelle fabrication de cent millions de billets, sur la nomination de l'abbé Dubois à l'archevêché de Cambrai, sur le Parlement qui vient d'être exilé à Pontoise, sur les dames de la cour, sur les danseuses de l'Opéra, sur les rivalités du Régent et du duc de Richelieu, se succèdent sans interruption, Rupereux n'y répond que par de faux élans de gaieté ou par des sourires contractés. Rien ne peut le faire sortir d'une espèce d'indifférence apathique; son impuissante tentative du matin trouble encore ses esprits.

Lénoncourt le premier fit vibrer en lui la corde sensible: — Et tes amours, lui dit-il, que sont-ils devenus?

— Ils sont devenus les tiens! répondit brusquement le vicomte qui d'abord ne voulait pas comprendre.

— Non, parbleu! il ne s'agit pas de notre veuve. Au diable les veuves et n'en parlons plus! mais parlons de ta petite villageoise!

Et, sur-le-champ, il se fit, à sa manière, l'historien des amours du noble vicomte; il parla de Madeleine comme d'une beauté rustique, au teint hâlé, à la tournure épaisse, comme d'une nymphe marécageuse, portant sabots et tablier de grosse toile, une maritorne, une espèce enfin. Sa révélation inattendue excita un rire général et donna lieu à de graves considérations sur l'abrutissement et les écarts contre nature dans lesquels tombent les hommes les mieux nés condamnés à l'isolement.

Rupereux, devant cet auguste aréopage, ne voulut pas se faire le défenseur de sa pastorale; il essaya d'en rire avec les autres, mais en contredisant cependant sur plusieurs points les dires de Lénoncourt.

— Mais encore une fois où en sont tes amours? demanda Canillac.

— La belle question! dit un autre; comme tous les amours de village, ils sont de constitution robuste; ils durent encore, je le parie.

— Pas possible!

— Invraisemblable!

— Absurde!

— A preuve, n'avons-nous pas été forcés d'aller relancer M. le Vicomte de Rupereux, futur grand Fauconnier de France, jusque dans le bouge de l'incomparable! dit le jeune chevalier de Rohan.

— Palsambleu! c'est vrai. C'est une idylle!

— Une églogue!

— Une niaiserie!

— O Tircis! ô Daphné!

— *Tityre, tu patulæ!*

— O Segrais! ô Racan!

— O feu M. Des Yveteaux!

— Joseph, montre-nous la houlette de ton maître et son chaperon de fleurs.

— Je parie cent pistoles qu'il a un troupeau de moutons dans son parc.

— Et le chiffre de sa bergère gravé sur tous les arbres.

— Comment dis-tu qu'elle s'appelle, Lénoncourt? Margot?

— Toinon?

— Catin?

— Fi donc! messieurs, elle porte nom Amarillys.

— Allons, vicomte Tityre, un air de chalumeau!

— C'est charmant!

— C'est délicieux!

— C'est déplorable!

Et ce furent des rires, des cris à ne plus s'entendre.

Rupereux se taisait, baissait la tête, comme pour laisser passer cette averse d'apostrophes, cette avalanche de quolibets. Tout-à-coup, se redressant et frappant du poing sur la table, de façon à briser tous les verres qui y étaient entassés: — Messieurs, leur cria-t-il, je vous donne encore cinq minutes pour être plaisans; après quoi je me charge de vous apprendre qu'à défaut de houlette les bergers de Marly portent l'épée!

— Allons donc! une épée de bois!

— La poignée en sucre d'orge!

— Ne l'excitez pas, messieurs; il serait ravi de se battre pour les beaux yeux de sa Philis!

— Et pour ses sabots!

L'avalanche menaçait de tomber de plus belle. Le vicomte tira sa montre, la plaça devant lui et se croisa les bras.

— Silence! messieurs, dit Marivats, le doyen de la troupe; l'ironie est une figure de rhétorique, mais cette figure-là ferait bien de porter visière, car de tout temps elle a dû s'attirer nombre de coups d'épée.

— Bravo!

— C'est un coq-à-l'âne!

— Raison de plus! Bravo!

— Par la crête de mon père! poursuivit Marivats (c'était son juron favor[...] nous sommes venus ici pour nous réjouir avec Rupereux de la fin de son exil[...] voulons-nous donc le ramener à Paris comme il en est parti? n'est-il plus no[...]tre ami?

— Moi, dit Castelnau, d'un air dolent et en se bouclant les cheveux: je n'a[...] des amis que pour me battre avec eux, pour leur souffler leur maîtresse ou le[...] emprunter leur argent!

— Attends, Castelnau! dit le vicomte en brandissant le bras; attends deu[...] minutes encore; je ne te prêterai pas d'argent, tu ne me souffleras pas m[...] maîtresse, je t'en défie; mais nous nous battrons!

— Fi donc! Rupereux! Est-ce ainsi que vous prétendez nous faire les hon[...]neurs de chez vous? Nous allons tous reprendre la route de Paris sains e[...] saufs!

— Vous ne me ramènerez point avec vous, interrompit le Vicomte; ca[...] quoi qu'il arrive, je ne puis dans ce moment profiter des bonnes grâces d[...] monseigneur le Régent; je ne puis quitter Marly, mon honneur y est enga[...]

Un murmure d'étonnement circula autour de la table. — Et pourqu[...] pourquoi? répéta-t-on de toutes parts.

— Pourquoi? parce que mon départ serait l'aveu d'une défaite, une fuite[...] une lâcheté! Parce que, si je partais, j'aurais mérité tous les sarcasmes q[...] vous venez de me jeter à la face, injustement, Dieu merci! Ma campag[...] n'est pas terminée, je reste!

— Comment, quoi! dit Lénoncourt, n'as-tu pas encore osé briser ta chaîn[...] Mais ton rappel t'offre une occasion admirable! Saisis là!

— Je ne suis pas en fait de rupture si prévoyant que vous, cousin... Vien[...] le moment, et je ne chercherai pas mes raisons si loin, mais je n'ai pas enc[...] le droit de rompre.

— Messieurs, dit Nocé, il va vouloir nous persuader qu'il n'a pas enc[...] triomphé.

— Quelle bourde! depuis trois mois et plus qu'il assiége la place! Fon[...]bie et Saint-Sébastien viennent de mettre moins de temps à capituler!

— Givry a dernièrement enlevé la ville de Centena en un clin-d'œil, [...] une surprise!

— Eh bien! moi, messieurs, reprit le vicomte, j'ai échoué! Non par dé[...] de persévérance et d'habileté, je m'en vante, mais par un guignon incroya[...] J'ai eu affaire à l'innocente la plus rusée, à la vertu la plus revêche!... Un [...] lutin en jupon, une fée, une sorcière qui m'a aveuglé, qui m'a étourdi, [...] lorsque je la croyais sur la défensive, a semblé se livrer à moi avec confia[...] m'a appelé à elle de la voix et du geste, et lorsque j'ouvrais les bras, el[...] tenait à distance, me combattait à toutes armes, avec ses pleurs, avec ses sou[...]rires, avec sa servante, avec son chien, avec l'aiguille, avec le poignard[...] la vaincre, je suis descendu jusqu'à la lâcheté, jusqu'à la violence! Rien [...] fait! Elle est restée pure et elle m'a séduit, moi, moi, son tentateur! moi, Ru[...]pereux! Cette fois, c'est la femme qui a mordu le serpent! Je le dis avec honte, avec rage, avec confusion, je l'aime, j'en suis fou! je suis sous le charme! mais ce charme, je le briserai, et vous me reconnaîtrez alors! Pour arriver là, tous les moyens me seront bons. De guerre lasse, j'ai voulu, ce matin même, comme le chevalier de Givry, réussir par une surprise, et j'ai échoué de nouveau, et par votre faute, messieurs! Mais je le jure ici devant vous, je le jure par mon nom, par ma race, j'en viendrai à mon honneur, à armes courtoises ou non courtoises, par la magie blanche ou la magie noire, avec l'aide du Diable, s'il le faut!

Après avoir ainsi livré son secret, Rupereux s'appuya des deux coudes sur la table, et se cacha la figure, confus qu'il était de son aveu.

— Cordieu! s'écria Nocé, après un moment de silence, on ne trouve de ces vipères-là que dans les villages situés sur la lisière des forêts! Nos belles dames, Dieu merci, sont sans dard et sans venin. Raconte-nous ton histoire,

(2) Le 21 juin 1720.

comme hommes, autant qu'ils se rapprochent sous le point de vue du haut savoir chirurgical.

La Classe a aussi à déplorer la perte d'un de ses membres correspondans, P. Curten, mort à Rotterdam, âgé de 73 ans. Il fut un studieux et habile calculateur algébriste, et consacra une grande partie de sa vie à sa propre instruction et à des études personnelles. Il fut co-directeur de la Société Batave de Philosophie expérimentale, et il a fourni aux ouvrages de cette Société une dissertation sur le passage et la réfraction de la lumière par un prisme réfractant et une démonstration de calcul exponentiel. Il a présenté à la Classe une dissertation mathématique qui témoigne d'une application infatigable, mais que la Classe a eu le regret de ne pouvoir placer dans ses recueils, à cause de l'étendue et de l'application moins générale de ce savant travail.

M. C. W. Staring van den Wildenborch, membre correspondant de la première Classe depuis 1809, est mort au mois de mars 1840. Ce poète, dont l'esprit s'unit dans ses vers à la vigueur de l'expression, fut aussi un habile agronome et un campagnard aux mœurs patriarcales, dont les mérites vous ont déjà été dignement esquissés dans cette enceinte, et dont le souvenir nous est encore si vivace.

(La suite à un prochain numéro.)

Situation de l'Eglise catholique en Russie.

On se rappelle l'Allocution faite par le Saint-Père au sacré collége en Consistoire secret du 12 juillet dernier, sur les persécutions dont l'Eglise catholique en Russie, serait l'objet de la part du gouvernement. Il est sorti en même temps des presses de la secrétairerie d'état, un autre document accompagné de 90 annexes, dans lequel sont exposés les soins incessans de S. S. pour porter remède aux maux dont cette Eglise serait affligée en Russie et en Pologne. Cette pièce que nous publions à titre de document historique, est de la teneur suivante :

« La situation déplorable où se trouve depuis fort long-temps l'Eglise catholique dans l'immense étendue des possessions russes, est assurément la plus grave des causes nombreuses de poignante amertume et d'indicible sollicitude qui tiennent dans l'angoisse l'âme du Saint-Père depuis les premiers jours de son laborieux pontificat. Bien qu'un ordre suprême, toujours et dans ces dernières années peut-être encore plus étroitement exécuté, interdise, *sous les peines les plus sévères, sous les peines capitales*, aux évêques et aux catholiques sujets de la Russie, toute libre communication avec le Saint-Siége pour les affaires spirituelles ; et, bien qu'en dépit de demandes réitérees, et en présence de la légation russe établie à Rome, le Saint-Siége n'ait pas même auprès de la cour impériale et royale, un représentant par lequel il puisse être informé du véritable état des choses de la religion dans ces contrées lointaines ; cependant, malgré les difficultés et les périls, les plaintes déchirantes d'une multitude de fidèles unis d'esprit et de cœur au centre de l'unité catholique, sont, l'une après l'autre, arrivées au Vatican ; et d'ailleurs il y a eu un tel ensemble de faits universellement connus, qu'on n'a pu les dérober entièrement aux yeux du chef de l'Eglise.

» Sa Sainteté savait donc quel mal fait à la religion catholique et combien a contribué à sa lamentable décadence la dépendance presque totale, imposée par le gouvernement russe aux évêques dans l'exercice de leur autorité et du ministère pastoral; de telle sorte que des personnes séculières et appartenant à une communion dissidente de la communion catholique sont chargées de régler les choses ecclésiastiques et les intérêts des catholiques. Sa Sainteté savait qu'on avait de même confié à de pareils hommes, ou du moins à des hommes dépourvus de toute instruction dans les sciences sacrées, sinon imbus des principes les plus erronés, la surveillance de l'enseignement et de l'éducation du clergé séculier et régulier, dans les universités et dans les autres établissemens publics, en excluant formellement de ces fonctions les évêques et les supérieurs des ordres religieux. Sa Sainteté savait à quel état de pauvreté l'enlèvement de tant de biens ecclésiastiques, propriété de l'Eglise, la suppression de tant de bénéfices, de monastères et d'autres pieuses institutions avaient réduit le clergé; et que par suite de ces spoliations il se trouvait hors d'état de pourvoir convenablement aux frais du culte et à l'entretien des ministres sacrés dans un nombre proportionné aux besoins des âmes. Sa Sainteté savait les dispositions prises au grand préjudice des ordres réguliers, dont on a bouleversé de fond en comble les saintes disciplines établies par les canons et par les constitutions apostoliques, pour soustraire les diverses familles religieuses à l'autorité et à la dépendance de leurs supérieurs généraux, en les assujétissant aux ordinaires diocésains et en leur imposant des réglemens nouveaux en tout ce qui concerne la profession, les vœux monastiques, le noviciat, les études et les choses semblables. Sa Sainteté savait les suites funestes, soit de la trop grande étendue des diocèses tant dans l'empire que dans le royaume proprement dit de Pologne, soit de la vacance indéfiniment prolongée des églises épiscopales et du système doublement anti-canonique, en vertu duquel on en confie l'administration à d'autres évêques, déjà impuissans à remplir auprès d'un troupeau trop nombreux leurs devoirs spirituels, pour donner ensuite à ces églises veuves, des pasteurs, ou fort avancés en âge ou dépourvus de toute force physique et morale, ou qui n'ont jamais été formés pour le sanctuaire et pour le ministère de l'Eglise, ou que d'autres raisons rendent impropres à la grande charge de la dignité et de la juridiction épiscopale. Et enfin, passant sous silence beaucoup d'autres griefs, le Saint-Père savait qu'après avoir enlevé au clergé catholique séculier et régulier de l'un et de l'autre rit un grand nombre de leurs églises et de leurs monastères, on avait livré ces monastères et ces églises au clergé de la religion dominante en Russie ; il savait que, bouleversant de nouveau toute la hiérarchie des grecs-russes unis, l'ukase du 22 avril 1828 avait supprimé l'évêché de ce rit érigé de toute antiquité à Luck, capitale de la Volhynie. Il savait que, suivant le plan perfidement tracé, vers la fin du siècle dernier, tous les ressorts étaient mis en jeu, tous les moyens étaient employés pour séparer les gréco-unis de l'unité catholique, pour les incorporer à la communion gréco-russe.

» Cette série de faits, s'appuyant les uns les autres, et tendant tous à détruire le bien-être spirituel d'environ douze millions de catholiques épars dans l'empire réuni de Russie et de Pologne, ne pouvait qu'affliger profondément le cœur paternel de Sa Sainteté ; car Dieu, qui lui a confié le soin de ces douze millions d'âmes, lui en demandera un compte sévère ; et sa douleur ne diminuait pas lorsque, comparant les actes aux promesses, le Saint-Père relisait non-seulement les antiques et solennels engagemens pris, dès l'année 1773, par le gouvernement impérial de conserver le *statu quo* de la religion catholique dans les provinces cédées à la Russie ; mais encore les protestations toutes récentes et fort explicites par lesquelles ce gouvernement a promis, à diverses reprises, d'accorder sa protection, sa bienveillance et ses faveurs au culte catholique et à ceux qui le professent. Le Saint-Père put donc croire que ce qui se passait dans les possessions russes au détriment de notre religion était le fruit des manœuvres de ses ennemis, lesquels, par la calomnie, par les insinuations de leur malice, excitant la colère et les défiances du gouvernement contre les sujets catholiques de l'un et de l'autre rit, l'auraient ainsi poussé à ces résolutions extrêmes d'une déplorable vengeance, en dépit de traités solennellement conclus, de promesses maintes fois renouvelées, et de ces intentions paternelles, de cette bonté miséricordieuse, apanage naturel d'un puissant souverain. Et l'on comprend que les premières et les plus vives sollicitudes du St.-Père, dès qu'il eut pris le gouvernement universel de l'Eglise, furent pour cette partie de son troupeau, et le portèrent à entreprendre de réparer, autant que cela était possible, ces lamentables désastres de la religion catholique en Russie et en Pologne, d'éloigner les causes funestes qui semblaient les avoir amenés, et de réclamer, dans ce but, la protection et la faveur impériale.

» Le royaume de Pologne était en proie à un coupable esprit de sédition, et entièrement bouleversé par des événemens politiques qui sont trop connus. Le Saint-Père, docteur universel de la grande famille catholique, dépositaire jaloux et zélé soutien des doctrines sans tache d'une religion, aux yeux de laquelle a été et sera toujours sacrée, entre les autres, la maxime de la parfaite fidélité, de la soumission et de l'obéissance dues par les sujets au souverain temporel dans l'ordre civil, vit le besoin et sentit le devoir de rappeler et d'inculquer cette maxime, dans cette occasion, à la nation polonaise, de peur que les passions du temps et les conseils trompeurs de ceux qui osent abuser du saint nom de la religion pour leurs desseins pervers, ne réussissent à l'altérer et à la détruire parmi ce peuple ; et aussi afin d'empêcher que le châtiment des maux sans nombre dont une conduite opposée aux immuables principes catholiques devait inévitablement être la source, ne retombât malheureusement sur cette chère et nombreuse portion de ses fils, séduits par la méchanceté de quelques-uns, et sur la religion elle-même, déjà si maltraitée et si affligée en Pologne. Mue par ces sentimens, Sa Sainteté adressa sans délai une lettre aux évêques de ce malheureux pays, pour les exciter à l'accomplissement de l'obligation attachée à leur sacré ministère, d'entretenir dans le clergé et dans le peuple la fidélité, la subordination, la paix, et de rappeler à l'un et à l'autre la grave faute dont se rendent coupables, devant Dieu et devant l'Eglise, ceux qui résistent à la puissance légitime. Et, comme il y eut quelque raison de croire que peut-être, par l'effet même du trouble des choses publiques, la voix du suprême pasteur n'était point parvenue jusque dans ces contrées, le Saint-Père, déférant d'ailleurs à la demande qui lui en fut faite au nom de l'auguste empereur et roi par son ministre plénipotentiaire, le prince Gagarin, voulut bien renouveler ses tendres et sages avertissemens aux évêques du royaume, dans le but de coopérer, par leur moyen, à la perpétuité, à la consolidation de l'ordre politique, depuis peu rétabli en Pologne, et de ramener, en particulier, dans la voie du devoir, les membres du clergé qui, par malheur, s'en étaient écartés.

» Mais les cruelles angoisses qu'il renfermait au fond de son cœur à la vue du triste état de choses catholiques dans les domaines royaux et impériaux, ne lui permirent point de laisser passer cette occasion favorable sans la mettre à profit. Heureux qu'elle se fût présentée, et désirant avec sollicitude s'en prévaloir, il voulut que, conjointement avec sa seconde lettre aux évêques, on fît parvenir de la secrétairie d'état au ministère russe, un exposé des divers maux connus jusqu'à ce jour, et soufferts par la religion catholique dans ces vastes contrées, les uns exactement retracés, les autres seulement indiqués à cause du moins de certitude et de précision dans les nouvelles reçues : pour tous était réclamée une réparation convenable, de la justice, de l'équité et de la grandeur d'âme de l'empereur et roi. Et ce fut dans cette même occasion que Sa Sainteté fit renouveler (mais toujours inutilement) la requête formelle qu'un chargé d'affaires du Saint-Siége fût reçu et accrédité à St.-Pétersbourg, afin d'être instruit par lui de ce qui concerne l'église catholique tant dans l'empire russe que dans le royaume de Pologne.

» C'est ainsi que, si, d'un côté, la demande faite par le gouvernement impérial témoigna glorieusement de la bienfaisante influence de la religion catholique pour la tranquillité et la soumission de ceux qui la professent, et par conséquent de l'absolue nécessité de respecter et de protéger cette religion de paix; de l'autre, dans les soins pleins de sollicitude pris par le Saint-Père pour les malheureuses vicissitudes de la Pologne, le monde eut une nouvelle et éclatante preuve de cette vérité, déjà rendue évidente par l'expérience de tant de siècles, que le Saint-Siége, toujours étranger aux ténébreuses menées de la politique, offre un bras secourable, et emploie sans cesse son influence morale pour écarter les périls dont les trônes, à travers la succession des temps et l'inconstance des choses publiques, sont si souvent menacés; et que ses vœux, ses désirs, ses sollicitudes tendent uniquement à l'avantage spirituel des catholiques, en quelque lieu qu'ils se trouvent.

(La suite à un prochain numéro.)

Nouvelles et Faits Divers.

La nouvelle publiée par la *Gazette Universelle* d'Augsbourg, concernant un mariage morganatique qui aurait été conclu par le roi de Hanovre, à Celle, avec une dame noble, est démentie par la *Gazette Universelle de Leipsig*.

— On écrit de Dusseldorf, à la date du 11 septembre : LL. AA. RR. le grand-duc héréditaire de Mecklenbourg-Strélitz et le prince Georges de Cambridge, ainsi que S. A. le prince Maurice de Nassau, sont arrivés ici aujourd'hui pour rendre visite à S. M. le roi de Hanovre. Il paraît que S. M. hanovrienne se rétablit lentement.

— On lit dans la *Gazette de Cologne* que S. M. le roi de Prusse a daigné faire présent au célèbre pianiste François Liszt, d'une magnifique bague en brillans, orné des chiffres de LL. MM.

EXTÉRIEUR.

ETATS-UNIS. — Nous avons reçu par le Hâvre, les journaux de New-York jusques à la date du 20 août. Le traité négocié par lord Ashburton, relativement au droit de visite et à quelques autres graves questions en litige était encore en discussion au Congrès, et l'opposition qu'il soulevait paraissait être assez insignifiante. L'agitation causée par le *veto* mis sur le tarif, continuait d'être violente. Cette question était également soumise au Sénat.

Du reste, la situation de l'Union américaine se présente sous un aspect peu flatteur. Jamais l'argent ne fut plus abondant, et cependant, aucun capitaliste prudent n'ose aventurer ses fonds. D'immenses capitaux demeurent sans emploi, enterrés dans les caves de la banque ou ailleurs.

Depuis l'établissement de l'Union, les diverses récoltes n'ont jamais été aussi riches ; celle de coton, celle du blé, du riz, du tabac, du sucre, etc., etc., etc., seront prodigieuses. Sous ce rapport les populations n'ont qu'à bénir la Providence pour tant de bienfaits.

— A la date des derniers journaux de New-York, le fameux James, G. King, surnommé *le Napoléon des Finances*, et Jonathan Goodhue, Esq., faisaient, chacun de leur côté, les préparatifs d'une brillante fête, en l'honneur de lord Ashburton, envoyé extraordinaire du gouvernement britannique.

TURQUIE. — Constantinople, 24 août. Les envois de troupes en Bulgarie, notamment à Nissa et à Widdin, continuent de nouveau. L'ancienne croyance des Chrétiens bulgares qu'ils ne peuvent attendre de salut que de la Russie, porte ses fruits.

---

vicomte, et si nous avons aujourd'hui causé ta déconfiture, nous nous engageons tous ici, par notre foi de gentilshommes, à te seconder de nos conseils, de nos efforts, de nos amis, pour te faire conduire à bien ta noble et loyale entreprise !

— Nous le jurons! dirent en chœur les autres convives, et, se levant par un mouvement unanime, ils sanctionnèrent leur serment par une brinde générale où tous les verres volèrent en éclats.

Madeleine risquait d'avoir bientôt contre elle, non plus un seul, mais toute la bande infernale des roués de la Régence.

IX. — Le Prieuré d'Hennemont.

Nous allons maintenant changer le lieu de la scène, sans franchir cependant l'horizon tracé autour de nous. Voulez-vous vous transporter encore une fois sur ce même chemin de la Bègue d'où nous avons ensemble examiné le paysage? Toujours tournant le dos au Pecq et traçant l'arc de gauche à droite, en partant du clocher de Marly, vous découvrez d'abord à mi-côte, sur un terrain blanc et pierreux, Mareil, avec ses hauts peupliers, Fourqueux, qui s'enfonce un peu en arrière, dans un double pli de la jolie vallée qu'arrose le Buzon, puis enfin, sur une hauteur, entre Fourqueux et les amphithéâtres de Saint-Germain, le prieuré d'Hennemont, avec ses nouvelles bâtisses et sa vieille terrasse de tilleuls.

Hennemont est aujourd'hui une propriété particulière, fraîche, riante, toute fleurie. Les possesseurs actuels n'en ont respecté que l'ancienne chapelle, qui porte encore la date de 1680, époque de sa dernière reconstuction; mais de larges plate-bandes de terre de bruyère; d'épais massifs d'arbres à toutes fleurs à tous feuillages, sont venus égayer les cours et les préaux du couvent. Le potager des moines s'est métamorphosé en un petit jardin anglais; leur cimetière et le clos jadis cultivé par eux, fécondé par leurs sueurs, puis ensuite par leurs cendres, sont devenus un champ de vigne célèbre dans les environs. Une élégante *Villa* s'est assise sans façon, mais non pas sans grâce, sur les solides fondations du vieux monastère, comme on voit une femme jeune et élégante se poser coquettement, avec ses fraîches parures et ses fleurs, sur un fauteuil massif, à colonnes torses et noires, sur un siége moyen-âge redevenu de mode aujourd'hui.

Il est vrai que le prieuré d'Hennemont s'était lui-même, sans plus de façon, installé sur les restes d'un manoir royal. Hennemont, au douzième siècle, avec ses murs de dix pieds d'épaisseur, son triste donjon, ses sombres tourelles, ses machicoulis, était déjà, comme aujourd'hui, une maison de plaisance, mais c'était celle de Louis-le-Gros. Au dire d'un vieux chroniqueur, c'est de là que furent promulguées les premières ordonnances relatives à l'établissement des communes. A ce compte, Hennemont aurait été le premier berceau de la liberté en France.

Il ne se ressentait guère de son origine en 1720. Ceux qui l'habitaient avaient volontairement fait vœu de servage. Le château royal, devenu un prieuré, servait de retraite à six moines et à un abbé. Cet abbé, qui s'appelait Claude Claudius, était en même temps curé de Saint-Léger, mais il résidait dans au prieuré, où, grâce à lui, la discipline la plus sévère était observée.

Vers la tombée de la nuit, un soir, les moines et l'abbé réunis s'apprêtaient à faire la collation ; le frère servant venait de placer devant chacun d'eux une portion de lentilles, une miche de pain bis et, pour toute boisson, de l'eau de source, égayée par un petit filet de vinaigre, car la chaleur était forte, quand un coup de cloche se fit entendre à la porte extérieure. Le frère servant, — ils remplissaient tour à tour cet office, — alla ouvrir et revint bientôt suivi de deux étrangers, en habit de chasse.

Toute la journée on avait entendu du côté de la forêt de Saint-Germain, les sons du cor, le cri des meutes, et les moines ne s'étonnèrent pas de voir deux chasseurs venir leur demander un abri pour quelques instans.

On leur fit donc bon accueil. Ils étaient fatigués, harrasés, disaient-ils, on leur offrit des siéges ; ils étaient altérés, on alla pour eux demander au verger ses plus beaux fruits de la saison; puis on mit à leur discrétion le cruchon d'eau vinaigrée. Les deux étrangers détournèrent la tête avec une sorte de dégoût.

— Mon père, dit le plus jeune des deux chasseurs, en s'adressant à l'abbé, je vous remercie de votre réception pleine de cordialité ; je ne l'oublierai point, je vous le certifie, mais je n'aime pas les fruits, et l'eau m'est antipathique, surtout lorsque j'ai chaud.

— Ce serait commettre une grave imprudence que d'en boire, ne fût-ce qu'une seule goutte ! reprit l'autre chasseur d'un ton sévère et sentencieux ; l'eau, dans les circonstances où nous sommes, n'engendre et ne peut engendrer que pleurésies, inflammations du sac, hépatites et autres maladies dont la moindre est mortelle ! J'ai été médecin avant que d'être au service de Sa Majesté, en qualité de généalogiste de ses écuries.

A ce mot qui leur révélait qu'ils avaient affaire à l'un de messieurs les officiers du roi, les moines se levèrent spontanément et s'inclinèrent tous devant le successeur du célèbre Pierre d'Hozier. Ils ne reprirent leur place que lorsqu'il les y eût invités par un geste. Dès qu'ils furent assis, celui-ci reprit : — Or, cette boisson, vu les circonstances, présentant un danger pareil, vous devez comprendre, mes frères, qu'en ma qualité d'ancien disciple d'Hippocrate, je dois l'interdire et je l'interdis formellement à M. le duc.

A ce titre fastueux et inattendu, adressé au jeune chasseur, dont le costume simple était loin d'annoncer un personnage de si haute distinction, les moines se levèrent de nouveau, saluèrent plus profondément encore, et, quelles que fussent les instances du noble étranger, ils refusèrent de se rasseoir devant lui.

— Je suis confondu de vos politesses, dit alors le jeune chasseur, mais elles n'apportent, je vous l'avoue, aucun soulagement à la soif que j'éprouve. Et s'adressant au prieur, tout en réparant le désordre de ses cheveux, au moyen d'un petit peigne d'ivoire qu'il venait de tirer de sa manche : — Mon père, dit-il, ne pourriez-vous pas trouver au fin fond de votre cave, derrière les fagots, comme disent les bonnes gens, quelque dive bouteille d'un vieux vin réconfortant ?

— Pardon, mon fils, d'avoir laissé la demande prévenir l'offre, répondit le Prieur. J'ai, en effet, quelques bouteilles de vin dont nous n'usons ici que rarement et en cas de maladie.

— Je me sens fort malade, mon père !

— Elles sont à votre disposition.

Tout en parlant, l'abbé avait tiré une clé d'un trousseau pendu à sa ceinture et l'avait remise au frère servant. Celui-ci descendit aussitôt à la cave.

— Pardon, à notre tour, de vous causer cet embarras, reprit le généalogiste. M. le Duc s'était fait suivre à la chasse par quelques-uns de ses gens, munis de provisions, mais ils auront perdu nos traces pendant le lancé du cerf.

Dans ce moment un coup de sifflet se fit entendre derrière le mur d'enceinte du prieuré.

— Mais, si je ne me trompe, dit le duc prétendu ; les voici ! les drôles auront été plus habiles à retrouver nos traces qu'à suivre celles de la bête.

Le généalogiste fit un mouvement pour aller à leur rencontre ; le prieur s'y opposa et, par son ordre, un des moines sortit et revint bientôt suivi d'une vingtaine d'individus, vêtus de blouses ou de sarreaux et portant des bagages. C'est à peine si le réfectoire du prieuré pouvait les contenir.

L'abbé fit d'abord un mouvement de surprise. Il ne s'attendait pas à si nombreuse compagnie. Mais enfin, prenant son parti, il nombra rapidement de l'œil le surcroît de ses hôtes, et se penchant vers la porte de la cave : — Frère Etienne, cria-t-il, montez six bouteilles de vin !

— Montez-en douze ! cria après lui le généalogiste. — Excusez-nous, mon père, si nous agissons ainsi sans façon; mais ces braves gens ont besoin de se remettre de leurs fatigues. D'ailleurs, pour combler les vides, M. le duc vous enverra un quartant d'un certain Coulange qui vous donnera envie d'être malade rien qu'en le flairant.

Quand le vin fut apporté : — Nous ne boirons pas seuls, mes frères, poursuivit le généalogiste en s'adressant aux moines, et j'espère que vous allez nous faire raison et trinquer avec nous ?

Tous firent un signe négatif.

— Cordieu ! c'est la santé du roi que je vous propose : vous y refuseriez-vous ?

— Non mon fils, dit le prieur, mais nous la porterons avec de l'eau.

— Monsieur le prieur, je l'exige de vous, dit le duc d'un ton plein de courtoisie. Je désire que mon passage à Hennemont serve d'excuse à cette légère infraction à la règle.

— A la santé du roi ! dit l'abbé, en tendant le premier son gobelet ; mais si nous ne la portons pas avec de l'eau pure nous n'acceptons du moins que le mélange d'eau et du vin.

— Accordé ! dit le généalogiste.

— Les gens du duc s'emparèrent des bouteilles et des cruchons, et versèrent eux-mêmes rasade aux moines. L'abbé trouva un goût étrange à sa boisson : il l'attribua à l'eau vinaigrée.

Après un moment de pause : — Maintenant, je porte la santé de monseigneur le régent de France ! dit le duc.

— Non ! s'écria brusquement l'abbé.

— Ah ! monsieur le prieur, reprit le jeune duc d'un air de reproche, — le prince vous compterait-il donc au nombre de ses ennemis ?

— Dieu m'en garde, monsieur ; je prierai pour lui, mais...

— A la santé du régent ! cria toute la troupe d'une voix retentissante.

La réticence de l'abbé fut étouffée au milieu de cette bruyante exclamation, et les moines ne crurent pas lui désobéir en acceptant cette seconde brinde.

— Allons, allons, mes frères, dit le généalogiste, le vin qui est monté de la cave n'y redescendra pas. Je propose la santé de la nouvelle duchesse de Modène !

— Je vous le défends ! s'écria le prieur en se levant de toute sa hauteur.

— Je comprends... il s'agit d'une dame... Eh bien ! donc, à la santé du Pape ! Pardon de n'avoir pas songé à lui pour commencer.

— A la santé du Pape ! vociféra toute la bande des chasseurs.

Les moines firent le signe de la croix, et n'apercevant plus leur abbé au milieu de la confusion, n'entendant plus sa voix s'élever pour leur imposer un refus, se résignèrent.

Quant à celui-ci, assourdi, étourdi, après avoir en vain essayé de saisir d'une main tremblante le gobelet placé devant lui, il était retombé sur son siége et s'était endormi.

Dix minutes après, les six moines du prieuré d'Hennemont gisaient sous cette table, sur laquelle on voyait encore, intacts, leur maigre portion de lentilles et leur miche de pain noir.

Il se fit alors un grand silence parmi les assistans, qui se regardèrent pendant quelques instans le doigt appuyé sur la bouche, puis un éclat de rire général annonça que la farce était jouée.

Ce n'en était encore-là cependant que la première partie.

Deux hommes soulevèrent l'abbé de son siége, l'un le prit par les épaules, l'autre par les jambes ; on en fit autant de chacun des frères, et tous furent soigneusement descendus dans une chambre basse, attenant aux caveaux. On les étendit là sur un bon lit de paille, avec une botte de foin pour oreiller ; et trois portes massives se refermèrent sur eux à double tour.

(La fin à demain.)

Le clergé grec non-uni refuse obéissance au patriarche de Constantinople et menace de se déclarer schismatique. La Porte demande des renseignemens positifs non-seulement sur les intrigues religieuses qui ont lieu en Bulgarie et dans tout le nord de la Turquie européenne, mais aussi sur une étroite alliance qui existerait entre l'église orientale dans les pays Danubiens, et certain Saint-Synode qui n'est pas celui de Constantinople.

Pour conjurer le mal dont on est menacé, la Porte a recours à la force physique et multiplie les envois de troupes dans le Nord sans songer que pour sauver ces provinces, il n'existe qu'un seul moyen: que l'on soit juste envers les Chrétiens, quel'on préfère, s'il est possible, la population chrétienne plus susceptible de civilisation, à la population musulmane, du moins dans les provinces à l'extrême frontière.

— M. le baron de Sturmer, internonce d'Autriche, partira pour Vienne le 1er septembre ; on croit qu'il ne reviendra plus à son poste. M. de Sturmer est peût-être le seul des représentans européens à Constantinople qui ait su apprécier avec impartialité les événemens critiques des dernières années, et qui sans avoir aucun égard à des intérêts d'état partiels, n'ait eu en vue que le bien de la Porte.

M. de Kletzel, secrétaire de légation, est chargée de la conduite des affaires de l'ambassade en l'absence d'un internonce.

— *Des Frontières de la Servie*, 31 août. Schekib-Effendi, commissaire de la Porte, est arrivé à Belgrade, et a été reçu avec beaucoup de pompe. Il exige catégoriquement le retour des conseillers d'état Vucsits et Pétronivitsch. Le gouverneur Kiamil-Pacha a eu de nombreuses conférences avec M. Vucsits, et il est plus que probable que le ministère actuel se retirera.

Les nouvelles de Bulgarie sont rassurantes. La tranquillité est rétablie dans le pays.

AUTRICHE. — Vienne, 8 septembre. L'*Observateur Autrichien* de ce jour annonce que les fonctions de chancelier supérieur et de président de la commission impériale des études, vacantes par le décès du comte Mittrowsky, ont été confiées par S. M. l'empereur au comte d'Inzaghi, jusqu'ici chancelier aulique.

— Les troupes concentrées ici, exécuteront dans le courant de ce mois, quatre grandes manœuvres.

— Les états de Transylvanie ont pris le 16 août les résolutions suivantes: 1 Chacun aura le droit de se plaindre dans toutes les affaires ; 2° ceux qui n'appartiennent pas à la noblesse auront le droit d'acquérir et de posséder des biens-fonds : 3° le droit de bastonnade que possédaient jusqu'ici les seigneurs fonciers, est aboli.

— On mande de Bude, le 4 septembre :

« L'évêque de Grosswaradin, le plus grand adversaire des mariages mixtes, s'est démis de ses hautes fonctions, et a été nommé par le Saint-Père archevêque *in partibus*. On en conclut que la question des mariages mixtes sera résolue, dans la prochaine Diète, d'une manière favorable pour les protestans. Le noble prélat a fait un bien grand sacrifice, car les revenus annuels de cet évêché montent à 200,000 florins.

» Dans le courant de ce mois, un grand camp de manœuvres sera formé aux environs de Pesth; la congrégation du comitat en a déjà reçu l'avis officiel.

» Depuis quelques jours, on s'aperçoit au ton des journaux que la commission de la censure a reçu du gouvernement des instructions plus sévères. »

SUÈDE ET NORVÉGE. — Stockholm, 2 septembre. Déjà depuis une quinzaine de jours le prince royal Oscar, souffre d'une affection catharrale. Aujourd'hui, le journal officiel publie le premier bulletin, portant que l'auguste malade est depuis quelques jours sans fièvre et se trouve en voie de guérison, mais qu'une enflure au pied droit, l'empêche de marcher.

Les prêcheurs continuent à promener leur fanatisme religieux dans les diverses provinces. Cependant, craignant d'avoir affaire à la police, ces pauvres gens ne se réunissent plus que la nuit et secrètement. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que parmi eux se trouvent des jeunes gens, qui ont reçu de l'éducation et qui possèdent quelques talens. Il paraît du reste que cette secte se rapproche beaucoup du St.-Simonisme. La police et le clergé unissent leurs efforts pour la faire bientôt disparaître.

HANOVRE. — Hanovre, 10 septembre. L'aubergiste Ulrici, qui depuis six ans était en prison à Celle, vient d'être élargi. Il est arrivé à Gœttingue. Le docteur en droit Ranzel, a été également mis en liberté. Ceux qui, d'ici à quelques années, peuvent espérer leur liberté, sont : le Dr Plath, le procureur de chancellerie Dr Kirschen, le Dr Brauns, l'imprimeur Baier et le procureur de chancellerie Leubinger. Les docteurs Eggeling et Seidensticker sont condamnés à un emprisonnement perpétuel. Dans ces derniers temps, le second s'est adressé déjà plusieurs fois, mais en vain, au ministre de la justice et au roi, pour pouvoir se rendre en Amérique. Quoique le malheureux soulèvement de Gœttingue soit déjà bien loin de nous, l'intérêt et la pitié que ces détenus politiques inspirent, sont toujours aussi profonds, aussi vivaces. Beaucoup de personnes mettent encore leur espoir dans une amnistie générale en Allemagne, l'empereur d'Autriche, les rois de Prusse et de Wurtemberg ayant donné à cet égard un si noble exemple.

—Le conseiller aulique Hupeden, qui avait été envoyé a Londres pour ouvrir des négociations relativement au péage de Stade, est de retour de sa mission. On dit que notre gouvernement serait disposé à ôter au péage de Stade son caractère de péage de mer et à l'envisager comme un péage de fleuve. Cette mesure écarterait une partie des difficultés vis-à-vis de l'Angleterre ; reste à savoir s'il ne surgira pas d'autres complications pour les douanes en général. Ce qui vient d'avoir lieu pour le péage de Stade, serait de nature à faciliter les travaux de la commission, réunie actuellement à Dresde, pour s'occuper de la navigation de l'Elbe.

SUISSE. — L'*Observateur Suisse* rapporte une nouvelle violation du territoire suisse par des militaires français. Un Soleurois, au service de France, ayant déserté, s'était réfugié dans le canton de Berne. Quelques gendarmes français déguisés, s'étant mis à sa poursuite, ont franchi la frontière à Noirmont, et l'ont emmené de force sur le territoire français.

— On écrit de Neuchâtel que M. Guizot fe[illegible] voyage à Genève à l'époque où le roi de Prusse sera à [illegible]châtel.

[illegible]ve, 2 septembre. — La fête reli[illegible]use protestante du jeûne a eu lieu hier et est devenue la cause d'une émeute. Les habitans du quartier de Saint-Gervais, pour se venger du refus qui leur avait été fait d'un prédicateur patriotique, ont fermé le passage ; une lutte corps à corps s'est engagée aux abords du temple, et l'ecclésiastique a dû se retirer. On a affiché dans la soirée une proclamation dans laquelle le conseil-d'état blâme ce qui s'est passé et annonce l'intention de livrer les coupables à la justice.

ANGLETERRE. — Londres, 12 septembre. Toujours même empressement, même enthousiasme sur le passage de S. M. et de S. A. R. le prince Albert, dans le Perth. Les feuilles abondent en détails sur les fêtes offertes aux augustes personnages, au château de Taymouth, et sur les excursions et les visites de la reine et du prince dans les environs. Un shall magnifique, dit shall de huit quarts, sortant des fabriques de Paisley, a été présenté en cadeau à S. M., comme échantillon des produits indigènes. Un grand nombre de dames de distinction qui entourent la reine ou qui lui sont présentées, portent maintenant des shalls provenant des ateliers de Paisley.

On assure ici que la reine ne reviendra point en Angleterre à bord du yacht royal, à cause du mal de mer qu'elle a ressenti en partant pour l'Écosse. Un bâteau à vapeur de la Compagnie de la Péninsule se dispose à aller embarquer S. M. pour la ramener à Londres.

Les augustes voyageurs seront probablement le 19, à Windsor.

— Les nouvelles des districts manufacturiers et de Manchester en particulier, sont toujours aussi peu satisfaisantes. Les ouvriers fileurs et les tisserands persistent à ne pas reprendre leurs travaux, et la police et la force armée sont obligées d'être constamment sur pied pour protéger le petit nombre de ceux d'entr'eux qui par raison ou par besoin reviennent au devoir. Grâce à la vigilance des autorités militaires et des magistrats, on ne craint pas de nouveaux troubles, mais la situation des affaires est fort triste.

— On a reçu aujourd'hui à Londres des nouvelles de Buenos-Ayres jusqu'au 1er juillet inclusivement. Elles nous apprennent que le gouvernement de Montévidéo faisait des efforts désespérés pour se mettre en mesure de résister à l'attaque des forces de Rosas.

ESPAGNE. — Madrid, 6 septembre. — (*Correspondance particulière.*) — Le ministre des finances travaille activement à relever le crédit public, mais il rencontre les plus grands obstacles. Il avait eu la pensée d'affermer la rente du tabac, et il a voulu consulter sur cette opération délicate quelques notabilités financières. Leur opinion a été contraire à l'opération, dont le projet a été abandonné.

Une commission vient d'être nommée pour rédiger un projet de loi relatif aux conflits des autorités administratives et judiciaires. Deux des commissaires, MM. Calatrava et Olozaga sont des hommes dont les connaissances spéciales pourront être de la plus grande utilité. La commission présentera son travail au gouvernement. La nomination de cette commission peut être considérée comme un démenti officiel donné aux bruits répandus sur un travail important relatif à la matière, confié à un jurisconsulte étranger.

On parle toujours beaucoup de projets d'amnistie, et peut-être, cette mesure serait-elle très-avantageuse au pays, mais il ne paraît pas que jusqu'ici le gouvernement ait aucun plan arrêté à cet égard.

Un journal qui passe pour être l'organe de l'ancien ministère Gonzales doit bientôt cesser de paraître. Le sort probable de l'*Espectador* ne prouve pas que la presse périodique de Madrid soit dans un état très-prospère.

— Il résulte des correspondances de Lisbonne du 31 août qu'il y aurait eu à Braga quelques désordres. Le peuple aurait crié sur la place publique : *Vive la reine ! à bas les dîmes !* La force armée a été appelée et pour intimider les rassemblemens, on a fait charger les armes dans les rues : il n'a pas été nécessaire d'en faire usage, la tranquillité s'est rétablie heureusement.

PORTUGAL. — Lisbonne, 5 septembre. Les Chambres ont adopté le projet ministériel en vertu duquel le gouvernement est autorisé à percevoir, par anticipation, les taxes de l'année prochaine pour faire face aux besoins du trésor.

— Bien que les ministres d'Angleterre et de Portugal désirent vivement mener à bonne fin les négociations relatives à la conclusion d'un traité pour l'établissement d'un nouveau tarif de douanes, il paraît que les difficultés qui entravent ce projet sont telles qu'on ne peut s'attendre qu'à des demi-mesures dont les résultats seraient presque nuls pour le commerce des deux pays.

— Le 3, la frégate autrichienne la *Bellone*, ayant à bord le prince Frédéric, a quitté Lisbonne pour se rendre en Angleterre. La veille, la reine et le roi son époux avaient rendu visite au prince à bord de la frégate. Tous les navires qui se trouvaient dans le port ont fait les saluts d'usage au passage de l'embarcation royale.

FRANCE. — Paris, 13 septembre. Par ordonnance du roi, S. A. R. M. le duc d'Aumale a été promu au grade de maréchal-de-camp et mis à la disposition de M. le gouverneur-général de l'Algérie.

— Les nouvelles d'Alger continuent à être favorables au succès de l'armée en Afrique. Des tribus entières font leur soumission et leurs chefs viennent à Alger recevoir l'investiture. La colonne sortie de Médéah pour se porter sur le gouvernement de Ben-Salem a obtenu d'heureux résultats ; elle a déterminé la soumission de toute la puissante tribu des Beni-Sliman, dont on avait déjà quelques fractions.

— La frégate *la Belle Poule* est arrivée sur la rade de Brest, le 8 septembre, venant de Toulon. Le prince de Joinville ne tardera pas, dit-on, à aller reprendre son commandement. On parle d'un voyage de long cours dans les mers de Chine.

— M. Bouet, capitaine de corvette, a été nommé provisoirement au gouvernement de la colonie du Sénégal. Cet officier de marine est connu par la lettre qu'il a publiée dans les journaux contre les abus du droit de visite.

— M. de Cormenin que l'on disait parti pour Madrid, où il aurait été appelé à donner ses idées sur l'établissement d'un conseil-d'état en Espagne, est à Orléans.

ANNONCES.

LEBAUBE,

Restaurateur et Marchand de Comestibles,

Marché-aux-Herbes, à La Haye,

a l'honneur de prévenir le public que son Restaurant continue à être o[illegible] et à toute heure. On peut s'y procurer à dîner, à tant par couvert o[illegible] carte. On y trouvera également tous les soirs, à souper, ou à collationne[illegible] entreprend toujours les grands et petits dîners pour la ville, ainsi que [illegible] les mets de la Cuisine française. Ses vins sont de première qualité [illegible] juste prix. 467

MESSAGERIES-JUMELLES-BELGES-FRANÇAI[illegible]

Entreprise Briard-Toulouse et Comp.

SERVICE DIRECT DE BRUXELLES A PARIS

EN 22 HEURES.

DÉPARTS TOUS LES JOURS PAR LE CONVOI DU CHEMIN DE F[illegible]

à 10 Heures du Matin.

Correspondances avec toute la Belgique, la Hollande et l'Allemagn[illegible] et avec toute la France.

Principaux Bureaux :

Bruxelles, rue de l'Hôpital No 17; Paris, rue du Bouloy Nos 7 [illegible]

S'adresser pour renseignemens dans tous les Bureaux des Messageri[illegible] Ve *Briard & Comp.* en Belgique.

Hôtel du Parc,

Place-Verte, à Anvers, vis-à-vis la Cathédra[illegible]

LOUIS DELAPRÉ, fils et successeur du propriétaire de cet[illegible]blissement, a l'honneur de faire connaître que son Hôtel vient d'être compl[illegible]ment restauré et monté sur un pied qui lui fait espérer mériter le bienve[illegible] patronage des personnes qui visiteront Anvers.

Un établissement de Bains des plus comfortables se trouve dans l'Hôtel [illegible] y parle les langues étrangères. 46[illegible]

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 13 Septembre.

		Int.	Cours du 12 Sept.	Ouvert.	Fe[illegible]
Pays-Bas.	Dette active	5	102	102	—
	Dito dito	$2\frac{1}{2}$	—	$52\frac{3}{4}$	—
	Billets de chance		—	—	—
	Syndicat.	$4\frac{1}{2}$	—	$94\frac{5}{8}$	—
	Dito	$3\frac{1}{2}$	—	$77\frac{3}{4}$	—
	Société de Commerce.	$4\frac{1}{2}$	—	$139\frac{1}{2}$	139[illegible]
	Dito nouvelle	$4\frac{1}{2}$	—	—	—
	Emprunt de 1836.	4	—	—	—
	Dito des Indes.	5	—	$99\frac{15}{16}$	—
Russie	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816.	5	—	$106\frac{5}{8}$	—
	Dito dito 1828 & 1829.	5	—	$106\frac{1}{2}$	—
	Inscript. au Grand Livre.	6	—	—	—
	Certificats au dito	6	—	—	—
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	—	—
	Emprunt de 1840.	4	—	$90\frac{1}{4}$	—
Espagne	Perp. ém. Amsterdam	5	—	—	—
	Passive.	5	—	—	—
	Dette différée à Paris.		—	—	—
	Deffered.		—	—	—
	Ardouin	5	—	$16\frac{13}{16}$	17[illegible]
Autriche	Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	—
	Dito métalliques.	5	—	—	—
	Dito dito.	$2\frac{1}{2}$	—	—	—
Angleterre.	Cons. Ann.	3	—	—	—
France	Inscriptions au Grand-Livre.	3	—	—	—
Pologne	Actions 1836.	*f*	—	—	—
Brésil.	Cons. Ann.	5	—	—	—
Portugal	Obligations à Londres.	3	—	—	—

Bourse d'Anvers du 14 Septembre.

Métalliques.	5	—	
Naples.	5	—	
Ardouins.	6	$16\frac{5}{8}$	A.
Dette différée, ancien.		—	
Passive	5	—	
Lots de Hessë.		$26\frac{3}{4}$	P.

Cours après la Bourse ($2\frac{3}{4}$ heures)

Ardouin $16\frac{5}{8}$ A.

Bourse de Paris du 13 Septembre.

		Int.	Cours du 10	Ouvert.	Fe[illegible]
France	Cinq pour cent.		118 55	118 70	11[illegible]
	Trois pour cent.		80 10	80 15	80[illegible]
Espagne	Emprunt Ardouin.		$22\frac{1}{4}$	22	—
	Anc. différé.		—	—	—
	Nouv. dito		—	—	—
	Passive.		—	4	—
Naples	Certificats Falconet		—	107 40	107[illegible]
Pays-Bas.	Dette active.	$2\frac{1}{2}$	—	—	—
Belgique	Dette active.	5	—	$104\frac{3}{4}$	—
	Dito	3	—	—	—
	Banque belge		—	780 00	—
États-Unis	Obligations de la Banque		—	—	—

Bourse de Vienne du 8 Septembre.

Métalliques.	5	—
Dito	4	—
Dito	3	—
Lots de 1834.		—
Actions de la Banque.		1629

Bourse de Londres du 12 Septembre.

Consolidés	3	93
Holl. Dette active	$2\frac{1}{2}$	$52\frac{3}{8}$
Dito dito.	5	$102\frac{1}{4}, \frac{3}{4}$
Dito emprunt 1837.	5	$100\frac{1}{2}$,
Espagne.		$16\frac{3}{8}$
Portugal (nouv.)		$35\frac{1}{4}, \frac{3}{4}$
Russes.		—

Du 13 septembre. — 3 % Consol 93 P.; 2 % Holl. [illegible] % $102\frac{3}{8}, \frac{1}{2}$ [illegible] Esp. $16\frac{3}{8}$.

LA HAYE, [illegible] *Assendelftstraat.*

Imprimerie de **Léopold Lœhenberg**, [illegible]

Dépôt-général : chez MM. [illegible]ONEVELD e[illegible] FILS, *Beurssteeg*, à Amsterdam, et chez S. VA[illegible] REYN SNOECK, *Hoofdsteeg*, à Rotterdam.